

Situation actuelle du clergé romain, en France

Autor(en): **Claverie, Augustin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Internationale kirchliche Zeitschrift : neue Folge der Revue internationale de théologie**

Band (Jahr): **43 (1953)**

Heft 1

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-404303>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Situation actuelle du clergé romain, en France

En France, le clergé romain dans son ensemble reste encore attaché à son Eglise. Il ne saurait en être autrement. N'oublions pas que le candidat au sacerdoce entre, tout enfant, dans un engrenage d'où il ne sortira que treize ou quatorze ans après. Il contracte dans les séminaires des habitudes de penser et de juger telles qu'il lui sera pratiquement impossible d'envisager que son Eglise puisse se tromper. Le jeune prêtre croit vraiment que l'Eglise dont le siège est à Rome est la manifestation exclusive, seule authentique, du corps mystique du Christ. Le ministère, sauf en pays de mission, ne change pas le prêtre. La formation classique des séminaires l'a disposé à se tailler une place honorable dans un cercle de gens tranquilles. Formés en ghetto, un grand nombre de prêtres retrouvent dans la vie pastorale un autre ghetto d'où ils ne sortent que pour de rares incursions dans une société qui, passés les grands événements de l'existence, les ignore à peu près totalement.

Il ne faut donc pas s'attendre à ce que le clergé de France soit prêt, dans son ensemble, à abandonner l'Eglise romaine.

Cependant il existe un malaise dans le clergé. Des prêtres, toujours plus nombreux, n'hésitent pas à rompre. Il semble bien que nous soyons à la veille d'une crise bien plus profonde que celle du modernisme. «Y a-t-il un malaise chez les catholiques français ?» Oui, répond le journal «Le Monde» dans un article écrit, à ce que l'on dit, par un ancien prédicateur de Notre-Dame. La sensibilité chrétienne semble enfin s'émeouvoir. Sommes-nous à la veille d'un schisme ?

Le malaise dont souffre le clergé de France n'atteint pour l'instant, au moins, directement, qu'une minorité, mais une minorité agissante. Sans doute ses chefs de file, connus ou anonymes, sont-ils encore convaincus, pour la plupart, que leur Eglise détient la vérité. Mais ils sentent, à n'en pas douter, quel abîme la sépare de ce monde pour lequel le Seigneur est mort : Convaincus de l'inefficacité actuelle du système romain, ils espèrent être les témoins ou mieux les précurseurs d'une nouvelle résurrection. Essayons de décrire leurs activités. Elle se situe sur deux plans : intellectuel et missionnaire.

Renouveau théologique. On croit communément dans l'Eglise romaine que St-Thomas a tout dit et bien dit. Un groupe de théolo-

giens ayant subi pour la plupart l'influence de l'école de Fourvière ou de l'école du Saulchoir, se sont efforcés, au moins par la bande, de prouver le contraire. Certains même ont osé insinuer que St-Thomas n'avait pas toujours été bien compris dans les écoles officielles (Angelicum et Gregorianum). Ainsi, le P. Bouillard dans «Conversion et grâce chez St-Thomas d'Aquin». En étudiant les Pères de l'Eglise et les pré-scolastiques, des théologiens tels le P. de Lubac, ont révélé de nouveaux aspects du christianisme. Ainsi, dans «Catholicisme» et plus récemment dans «Surnaturel» (ce dernier ouvrage est retiré du commerce). D'autres, tel le P. Rondet, n'ont pas hésité à s'attaquer à des problèmes aussi graves que celui du péché originel ou des peines de l'au-delà.

Ces dernières années, circulaient sous le manteau des ouvrages dactylographiés attribués au R. P. Teilhard de Chardin. Des théologiens romains, littéralement effarés, crièrent au scandale. La théologie du R. P. n'a rien, en effet, de scolastique. La «Revue thomiste», organe de l'école de théologie de St-Maximin, jeta les hauts cris. Il fallut un article de Mgr. de Solages, dans le Bulletin de l'Institut Catholique de Toulouse, véritable volée de bois vert adressée au R. P. Garrigou-Lagrange, pour clore les hostilités. Ce R. P. est, paraît-il, à l'origine de la mise à l'index d'un ouvrage du P. Chenu, son frère en religion. Quoiqu'il en soit, les intégristes devaient prendre une revanche éclatante lors de la parution, en 1950, de l'encyclique «Humani Generis» qui a brisé net, au moins officiellement, tout renouveau théologique. Peu après la libération, paraissait une nouvelle patrologie. Cette collection ¹⁾ met à la portée du grand public des textes d'auteurs jusqu'ici peu connus. Elle permet de se rendre compte que le catholicisme romain a ignoré et ignore tout un apport théologique qui, à l'occasion, permettrait de réviser certaines positions dites définitives et parfois définies. Vue d'un mauvais œil par Rome, cette collection n'en continue pas moins ses publications.

Renouveau liturgique. Parallèlement au renouveau théologique, à peine esquissé ici, se manifeste en France un mouvement liturgique important. On en comprend la raison. La liturgie romaine, telle une langue morte, n'a plus de prise sur les fidèles. On a donc constitué un centre de liturgie, à Paris. Ici le bon cotoie le pire. Ses membres tiennent pour principe premier que l'on ne comprend bien la Bible que par la liturgie. De là, de longs excursus peu précis

¹⁾ «Sources chrétiennes».

et d'allure poétique, sur l'utilisation du sens typique et allégorisant qui amusent fort les exégètes de métier. Ils expliquent et justifient les prières de la messe n'hésitant pas à recourir au rituel juif, ainsi que l'a fait le P. Bouyer dans un ouvrage récent: «la Bible et l'Évangile». — Leur organe habituel est la revue «La Maison Dieu». De ci, de là, des articles intéressants, ainsi celui de M^r Schmidt sur «l'Autel dans le Nouveau Testament» dans le dernier numéro consacré à l'«Autel». — Il est probable que ce mouvement liturgique contraindra les Autorités romaines à renoncer à l'usage du latin. Alors, les fidèles, comprenant ou mieux ne comprenant pas, pourront poser et se poser des questions.

Renouveau biblique. On parle aussi beaucoup en France de renouveau biblique. L'enseignement de la Sainte Écriture a été remis en honneur dans les grands séminaires. On y consacre, en général, quatre heures de cours par semaine, durant cinq ans. Malheureusement on lit moins la Bible que les manuels ou les cours du professeur.

On peut discerner deux tendances dans l'exégèse romaine actuelle. Les hommes de métier continuent d'étudier la Bible en faisant appel aux méthodes critiques. Mais d'autres jugeant cette exégèse décevante ou compromettante se réfugient dans la typologie ou l'allégorie. Anisi le P. Daniélou, professeur à l'Institut catholique de Paris. L'École de Louvain a publié ces dernières années des ouvrages de valeur, dûs au Chanoine Cerfaux ou relevant de sa méthode. Il suffit de parcourir ces livres pour se rendre compte de l'influence sans cesse croissante de la théologie biblique protestante (Dict. de Kittel. — Travaux de la Formgeschichte). On lit beaucoup la Bible dans les milieux catholiques. Les séminaristes (je parle d'expérience) mettent au premier plan de leurs préoccupations les études bibliques. Tout cela permet de grands espoirs. Des conflits naissent entre la Bible et le Dogme qui sont pour les professeurs, et parfois pour les élèves, de vrais casse-tête. Les simples catholiques sentent, eux aussi, ces difficultés. Mais déjà les évêques sont en émoi. Ils se demandent si l'on n'a pas eu tort de mettre entre les mains des fidèles la Bible, ouvrage autrefois à l'index. Il est probable qu'on assistera bientôt à des mises en garde officielles.

Les mouvements dont il vient d'être question, s'ils ne se désintéressent pas des problèmes apostoliques, ne s'y appliquent cependant pas directement. C'est regrettable car il n'y a rien de tel que le ministère pour éprouver les doctrines.

Sociologie religieuse. On croit dans certains milieux romains qu'il suffit de connaître la Sociologie religieuse pour convertir le monde. A l'établissement de cette science travaillent des prêtres, disciples du professeur Le Bras. Un organisme «Economie et Humanisme» dont le siège est à Lyon forme lui aussi des équipes de prêtres et de séminaristes. On s'efforce, plus ou moins consciemment, de montrer que la déchristianisation de la France s'explique par l'évolution même du monde moderne. — Ainsi le chanoine Boulard expose-t-il les diverses courbes du recrutement sacerdotal en France. «Essor ou déclin du clergé» est à cet égard un chef-d'œuvre. Excellent modèle pour enquêtes sur facteurs, gendarmes, etc... Un tel travail est significatif. Le sacerdoce romain relève-t-il de causes exclusivement profanes ? On oublie trop que dans le monde actuel, le prêtre romain est un étranger, étranger non de par le message évangélique, valable pour tous les temps, mais de par l'institution qui le lie. «Economie et Humanisme» publie des enquêtes remarquables mais qui rejoignent trop souvent les conclusions de ceux qui croient à une certaine dialectique de l'histoire. Son ancien directeur, attiré par le marxisme, a quitté l'Eglise. C'est un fait que le marxisme attire aujourd'hui un certain nombre de prêtres parmi les plus doués et les plus généreux.

«*Jeunesse de l'Eglise*». Le mouvement «Jeunesse de l'Eglise» est à cet égard significatif. Son «leader», le P. Montuclard, a publié, cette année, un ouvrage «les événements et la foi», vrai manifeste du marxiste chrétien. Sur ordre de l'archevêque de Paris, l'ouvrage a été retiré du commerce¹⁾. Il contient l'aveu que le catholicisme romain, tel qu'il est, est voué à l'échec, qu'il doit momentanément disparaître. Il assure que le marxisme doit être tenu pour pratiquement vrai, qu'il faut entrer sincèrement dans le jeu, quitte ensuite à opérer le redressement voulu. Il est significatif qu'un tel ouvrage ait pu paraître. Il témoigne du désarroi dont souffrent tous les prêtres qui travaillent en milieu paganisé. Mais il est douloureux de constater que le seul salut possible qui s'offre à celui qui, un jour, doutera de son Eglise, soit le marxisme.

«*Esprit*». Un autre mouvement qui essaie de maintenir le pont entre le catholicisme et le marxisme est celui fondé par le philosophe Mounier. La revue «Esprit» groupe des collaborateurs catholiques et protestants. Des prêtres, plus nombreux qu'on ne le croit, la lisent, la défendent et la répandent. Les grands de ce

¹⁾ Cet ouvrage vient d'être mis à l'index.

monde n'y sont pas épargnés, Franco, les évêques espagnols et d'autres, le Vatican lui-même. Il n'est pas douteux que les lecteurs assidus de cette revue ne se détachent peu à peu de Rome. — Oui, mais que trouveront-ils par la suite ?

La psychanalyse et Rome. Il faut dire un mot d'un autre mouvement, naissant celui-là, mais qui, de tous, sera peut-être le plus important parce qu'il touche directement à la vie et à ce qu'il y a de plus intime en l'homme, sa conscience, parce qu'il remet en question les principes sur lesquels s'appuie la morale romaine. Rome, d'ailleurs, pressent le danger. Ne dit-on pas, en effet, que les méthodes de psychanalyse sont sur le point d'être condamnées ? Des prêtres de plus en plus nombreux s'intéressent, en effet, à la psychanalyse. La revue «Psyché» accueille leurs articles. On psychanalyse même St-Paul. — L'abbé Oraison, disciple à ce qu'il semble du professeur Hesnard, publie un ouvrage «Vie chrétienne et problèmes de la sexualité» qui certainement soulèvera des discussions passionnées. Que penseront les prêtres des méthodes de l'Eglise romaine à l'égard du recrutement sacerdotal et religieux, de la direction des âmes, que penseront-ils de la discipline du célibat religieux ?

Les prêtres, voués au ministère en nos pays paganisés, s'ils ignorent, peu intellectuels le plus souvent, les travaux dont je viens de parler, savent cependant la suspicion dans laquelle les tient l'autorité romaine. Aussi n'est-ce pas sans un certain malaise qu'ils se sont voués à l'apostolat. Ce malaise va et ira croissant, chaque jour.

Personne ne doute aujourd'hui de la déchristianisation de la France. La cause en est le cléricalisme éhonté des catholiques sous la III^e République. Il suffit de lire pour s'en convaincre les trois tomes de l'«Histoire religieuse de la France contemporaine» par Dansette.

Les jeunes prêtres, actifs, dévoués, se sentent aujourd'hui compromis par leur Eglise. L'autorité l'a bien compris, elle aussi, qui n'a pas hésité à faire appel aux laïques dans l'évangélisation des masses (Pie XI). Les divers mouvements d'action catholique ont peu à peu relégué le prêtre dans le seul domaine spirituel. Seuls les militants laïques ont été chargés de contacter la masse. C'est là un aveu de la part de la hiérarchie, incapable d'annoncer l'Evangile; aveu plein de réticences puisque, cette année même, Pie XII a mis en garde le clergé contre «l'invasion laïque».

Quoiqu'il en soit, les vieux mouvements d'action catholique n'ont pas atteint la masse. L'abbé Godin l'a montré, en 1943, dans «France, pays de mission». Les paroisses dites chrétiennes de Paris comptent environ 10 % de pratiquants. En milieu ouvrier, c'est le néant.

L'abbé Boulard vient d'établir la courbe de la pratique religieuse de la France rurale. Les pays de tradition chrétienne ne gardent le plus souvent qu'un vernis religieux. Des régions entières sont totalement déchristianisées.

La hiérarchie romaine a pris l'initiative de créer des centres d'évangélisation en pays ouvrier et en pays rural, ainsi la mission de Paris et la mission de Lisieux. Mais les buts que se fixait l'épiscopat ne tarderont pas à être dépassés.

On en est venu à penser qu'il ne suffit pas de faire appel au laïque pour convertir le monde ouvrier mais que le prêtre doit en quelque sorte se laïciser. Ainsi la mission de Paris est devenue en partie une mission de prêtres ouvriers. Quittant leur soutane, leur presbytère, leur couvent, ils entrent dans les usines pour y vivre de la vie même des prolétaires. Ils ne parlent pas de religion. Comment le feraient-ils ? Depuis que la religion est l'affaire des curés, elle n'a pas droit de cité dans le monde des pauvres. Sans doute ces hommes ont-ils la permission d'agir ainsi. Oui, on les tolère, tout en les épiant. Mais la tolérance de l'épiscopat, d'ailleurs très divisé sur ce point, n'est-elle pas un aveu de l'inefficacité de l'Institution ? Ne reconnaît-on pas que la seule méthode possible sera désormais de présenter le témoignage évangélique sans allusion au système romain qui depuis des siècles prétend seul en détenir le monopole ?

Ces prêtres ouvriers dont on parle beaucoup depuis qu'un romancier bourgeois les a mis en scène dans «Les saints vont en enfer» sont assez peu nombreux, une centaine environ. Mais ils sont la preuve vivante de la faillite du système romain. Certains le sentent mais ne disent rien. D'autres en sont convaincus. Quoiqu'il en soit, ils se savent retranchés du monde ecclésiastique traditionnel. Ils sont avec les pauvres et le danger est, qu'oubliant, à cause de l'institution qui les lie, le message évangélique, ils n'en viennent sur toutes choses, à penser comme eux. Il serait bon, qu'à l'occasion, les réveils religieux qui se manifestent aujourd'hui en France, protestants ou autres, les prennent en charge afin qu'ils n'aient pas la tentation d'abandonner la foi au Seigneur pour la foi au marxisme.

Le séminaire de la mission, à Lisieux, forme, selon un esprit nouveau, des prêtres dont l'activité se déploiera le plus souvent en milieu rural paganisé. Ce séminaire ne ressemble pas, ou mieux ne ressemblait que d'assez loin à nos séminaires classiques. Là point d'autre discipline que celle imposée par ses membres eux-mêmes. Directeurs et élèves vivaient, mêlés les uns aux autres. Les cours bien suivis étaient aussitôt critiqués. L'étude de la Bible, plus particulièrement de l'Évangile, y occupait la première place. Pas de formalisme, mais une vie ardente et joyeuse. Une seule préoccupation, le salut des âmes. Dans cette maison, le type de l'ecclésiastique, du curé classique était bien mort. On s'imagine difficilement l'attraction d'une telle communauté sur les jeunes séminaristes des diocèses de France. Les missionnaires de Lisieux apportaient dans les campagnes un souffle nouveau. Là où le curé n'était pas accepté, le missionnaire de Lisieux, vivant avec les paysans, de la vie même des paysans, l'était aussitôt. Mais l'autorité ecclésiastique veillait. Jalouse de l'indépendance de ces prêtres, elle n'a pas hésité à disloquer une œuvre qui ne lui paraissait pas assez intégrée au système romain. Son supérieur, le chanoine Angros, a été démissionné d'office à la fin de cette année scolaire. Un évêque sera désormais chargé de cette communauté. Son siège, après plusieurs contre-ordres qui témoignent du désarroi des évêques, est maintenu à Lisieux : Que deviendra ce séminaire ?

Que deviendront surtout les prêtres qui en sont sortis, ceux-là qui, mêlés aux curés classiques et discrédités par eux, se demandent dans l'angoisse comment il leur faudra désormais annoncer l'Évangile ?

Les autres mouvements que l'on pourrait signaler sont moins intéressants parce que plus traditionnels. Il suffit de citer la communauté du « Prado », les disciples du P. Epagneul et les « petits frères du P. de Foucauld », communautés sans doute récentes mais d'esprit monastique.

Tous les mouvements dont il vient d'être question, les seuls qui tentent de renouveler le catholicisme français, sont, à des titres divers, étroitement surveillés, espionnés et parfois même tacitement condamnés par l'autorité officielle. Tout ce qui est ou paraît être nouveau est frappé de suspicion. Des organismes, dont on devine au service de qui ils sont, discréditent ouvertement les chercheurs dans quelque domaine que ce soit. Des périodiques dont on ignore les fonds, inondent évêchés, séminaires, presbytères. Il suffira de

citer la revue «la Pensée Catholique» organe officiel de l'intégrisme, des journaux ou périodiques tels que «l'Observateur Catholique», «Verbe» dont les tendances politiques de droite sont manifestes, le tout au service de l'espionnage et de la délation. Jusqu'ici pas un mot de blâme ne leur a été officiellement infligé. Ils sont vraiment au service de l'Institution romaine.

En face de l'intransigeance romaine dont ils sont les victimes, des prêtres plus nombreux qu'on ne croit se posent aujourd'hui le problème: Jésus ou Rome. Face aux chrétiens de tradition qui le plus souvent les exploitent, face au monde des prolétaires qui à aucun prix ne veulent d'eux, ils se prennent à douter de la valeur religieuse de l'Institution romaine. Le jour où le prêtre romain admet la possibilité que l'Esprit n'agit plus dans son Eglise, alors commence le temps de l'épreuve. Le jour enfin où il lui est donné de constater que l'Esprit souffle, malgré et contre l'Institution, alors les dés sont jetés. Mais pour lui commence le temps de l'affliction. Peut-il faire appel? Il n'y a pas d'appel possible. Il faut qu'il s'en aille ou qu'il accepte de jouer la comédie. Combien de centaines de prêtres ont quitté l'Eglise ces dernières années? Sur ce point les évêques pourraient fournir des statistiques. Mais c'est là un sujet tabou. Le journal «Réforme» donnait le chiffre de 3700 et plus. Le chiffre est peut-être exagéré. Mais on ne serait pas loin du compte en affirmant que deux mille prêtres au moins ont quitté l'Eglise romaine, en France, durant ces dernières années. Si ces chiffres sont faux, que les évêques donnent les leurs! Mais on préfère ne rien dire. «Mieux vaut la faute que le scandale!» De temps en temps un «scandale» éclate. On l'étouffe aussitôt. Seule la défection de M. Massin et de sa communauté a semblé un instant émouvoir les autorités, mais on s'est bien vite plu à en minimiser l'importance, à lancer les bruits les plus divers. Et tout est retombé dans l'oubli. Mais que deviennent ces prêtres dont les autorités romaines auront un jour à rendre compte?

Il arrive parfois que des prêtres, à la suite d'un entraînement dont ils n'ont pas mesuré les conséquences, quittent l'Eglise tout en lui gardant leur foi. Qui dira le drame de ces existences? Ils sont certes les plus malheureux.

D'autres, avec leur défroque, rejettent la foi au Seigneur lui-même. On n'a pas impunément, des années durant, lié dans son esprit le sort de Dieu à celui d'un système. L'histoire du modernisme montre l'entreprise vouée à l'échec de ces prêtres savants et dignes que la foi au Christ Sauveur cessait d'animer. Mais, dit Origène, il

arrive parfois que celui qui est chassé est à l'intérieur et que celui qui est à l'intérieur est au dehors (Hom. Lev. XIV, 3).

Quoiqu'il en soit, la crise moderniste a rassuré l'Eglise romaine, lui permettant de conclure qu'il est impossible de croire au Seigneur dès que l'on se détache d'elle. Les incroyants qu'elle rejette de son sein, loin de la troubler, la durcissent dans son intransigeance (Cf. Actes de Pie X).

Il ne saurait en être de même aujourd'hui. Aussi la crise actuelle est-elle plus profonde que celle du modernisme.

Aujourd'hui, les prêtres romains abandonnent leur Eglise dans l'espoir de retrouver la foi et la paix de l'âme¹). Y arriveront-ils ? Là est le problème²).

Mais il importe que les Eglises du Christ, quelles qu'elles soient, accueillent leurs frères malheureux. Elles le font, grâce à Dieu. Et qu'elles n'hésitent pas à faire savoir leur désir de les recevoir ! Alors plus nombreux, beaucoup plus nombreux seront ceux qui viendront à elles.

Déjà usés par le drame qu'ils ont vécu, ces prêtres savent bien que la souffrance ne les épargnera pas. Ils sont le plus souvent pauvres, sans métier, et, aux yeux des catholiques romains et d'autres peut-être sans honneur. On ne suspecte pas seulement leur foi, mais leur bonne foi.

Ils attendent tout des vrais croyants, dispersés dans le monde, afin qu'à leur tour ils puissent témoigner par leurs souffrances même, et proclamer, devenus de nouveaux hommes, le message du salut.

Marseille

Augustin Claverie

¹) Le manifeste de la «Communauté de l'Espérance Chrétienne» est à cet égard significatif.

²) Je crois que les chiffres ont leur éloquence et qu'ils révéleront la «Crise» qui existe dans le catholicisme en France. Depuis 1945 à ce jour, en France seulement, trois mille cinq cents prêtres ont quitté la soutane dans ces sept dernières années. On ne peut pas dire Alléluia ! car si quelques-uns ont trouvé le salut, ce n'est pas le cas pour la grande majorité d'entre eux. Il est relativement facile de quitter la soutane et de revêtir un habit civil, mais si cela se borne au simple changement de costume, la chose n'a qu'une importance toute relative. Il faut que le cœur soit changé. Il est difficile d'établir une statistique concernant ceux qui ont trouvé le salut et les autres. A ma connaissance il n'y en aurait guère plus d'une vingtaine (sur ces 3500) qui seraient sauvés ! Que sont devenus les autres ? L'un d'entre eux, c'est le cas le plus récent et aussi le plus tragique, tient actuellement un Café à Paris. Un autre est marchand de charbons, etc... On peut, ainsi, se rendre compte de l'ampleur du drame. Sur 3500 prêtres qui ont quitté la soutane en sept ans il n'y en a même pas deux douzaines qui ont trouvé le salut ! Certains d'entre eux vivent dans le péché, l'impudicité, le désordre et la licence ...

(Angel Béart)